

EXPÉRIENCES DESCRIPTIVES
VISIONS DE VILLETANEUSE

Textes rédigés en 1985
par des étudiants de Lettres modernes

LT 016 – Poétique du récit II

(M. MATHIEU-COLAS)

Université Paris XIII

Christophe B.

Non loin de Paris, à Villetaneuse, on trouve, au milieu des HLM et des terrains vagues que le spectateur nostalgique s'imagine avoir été des champs de poires, une université. Elle s'appelle Paris XIII, ou Paris-Nord, accessoirement Villetaneuse. Parce que, même si c'est en banlieue, ça fait mieux de dire Paris XIII. Mais ce snobisme intellectuel, qui assure la suprématie de Paris depuis des siècles de centralisation, jette un voile mystérieux sur cette université, rendue encore plus étrange par la présence du nombre XIII qui, même écrit en chiffres romains, garde toute sa vivacité maléfique.

Pourtant, on repère facilement Villetaneuse : petite localité de la zone trois de la carte orange, en pleine ceinture rouge, elle brille par les bâtiments verts, jaunes et bleus qui entourent son université gris béton. On peut théoriquement s'y rendre en train, mais il faut avoir un certain goût pour la promenade, car l'université est séparée de la gare par une route grise, toujours luisante, bordée de larges trottoirs toujours vides, sans aucune vitrine de magasin, très représentative de la Banlieue parisienne qui, pour le néophyte, semble composée uniquement de ce genre d'artères encombrées reliant du néant.

Moi, j'y vais toujours en voiture. J'arrive par cette route, je tourne à gauche. Comme le premier parking est toujours rempli de voitures, ma préférence va au second, mais ce dernier n'est jamais éclairé. Dès l'entrée, on a une idée approximative de l'état dans lequel se trouvent les lieux, qui datent pourtant des années 70, à cause d'un creux abyssal, toujours plein d'eau noirâtre, dans lequel la voiture s'effondre, et duquel je suis très surpris de la voir remonter en état de marche à chaque fois. Il y a aussi des parkings de l'autre côté des bâtiments, mais je n'y vais jamais.

L'architecte des lieux a voulu donner ici une composition inspirée des campus universitaires américains, ouverts sur l'extérieur. Les bâtiments sont étalés, et leur platitude contraste avec les HLM de quinze ou vingt étages qui l'entourent. Il y a deux arbres, sur un monticule, au-dessus du parking, face aux amphithéâtres. Il y a de l'herbe, rarement tondue, dans laquelle courent des chemins sûrement imprévus au départ, ajouts pragmatiques à l'œuvre initiale de la part d'étudiants soucieux de trouver le chemin le plus court entre leurs salles et leurs véhicules. Un chemin, le seul qui a dû être prévu, grotesque dans sa rectitude et son emplacement, est parallèle au bâtiment de l'U.E.R. de lettres, qui s'avance vers le parking.

Un escalier extérieur mène aux amphis et au second niveau de ce bâtiment. En haut de cet escalier, il y a une passerelle menant, à gauche à l'U.E.R. de Droit et Sciences économiques, et à droite à l'U.E.R. de Lettres et Sciences humaines. Au bout de cette passerelle, on trouve une des rares portes par où pénétrer dans les locaux. Je rentre peu souvent par là. En général, je passe sous la passerelle et je continue à longer l'aile qui abrite l'U.E.R. de Lettres ; j'arrive alors à une vaste place, couverte d'un préau gigantesque, noir, dont je me suis souvent demandé quel avait pu en être le coût par rapport au reste, pour quelque chose de relativement peu utile.

Sur cette place centrale donnent, en commençant par la gauche, le bâtiment des amphis, celui de Droit et Sciences Eco avec au rez-de-chaussée la petite cafétéria, une

large avenue qui mène au gymnase et à la piscine, la bibliothèque, le chemin pour aller aux autres parkings, l'entrée de l'I.U.T., le resto-U, l'avenue dont je parlais qui se poursuit de l'autre côté vers la grande cafétéria et l'infirmerie, et enfin le hall n°2, par lequel j'entre.

Dans ce hall, il y a un grand panneau répertoriant les différents départements réunis dans ce bâtiment, avec des flèches multicolores, qui reste utile pour les étudiants en maîtrise, et peut-être même pour les profs. Car on se perd dans la somme tentaculaire et labyrinthique des couloirs, pourtant soigneusement étiquetés et numérotés. La majorité de mes cours se passe en Lettres, donc au rez-de-chaussée, subtilement appelé niveau 1, dans les couloirs B et D, qui prolongent le hall d'entrée n°2. Par exemple, lorsque je commence par un cours qui se déroule au bout du couloir D, je fais deux fois la longueur du bâtiment, car, venant du parking, je suis obligé d'aller jusqu'au hall pour trouver une porte ouverte, et de revenir sur mes pas, à l'intérieur. Entre les couloirs B et D, on trouve un rond-point, vraisemblablement destiné à jouer le rôle de point de rencontre à l'origine, mais la lumière y est si chiche, et le confort si rudimentaire (il n'y a pour s'asseoir qu'un trou en béton) que l'on y voit rarement foule. Donnant sur ce rond-point, il y a deux pièces où l'on trouve les toilettes. Ce motif, couloir, rond-point, toilettes, se répète, identique à lui-même, dans tout le bâtiment. Dans le hall et le rond-point, il y a aussi des escaliers permettant d'accéder au second niveau. Une autre passerelle, couverte celle-ci, relie le second niveau de ce bâtiment au second niveau de l'I.U.T. On y passe généralement une seule fois dans l'année, lors de l'inscription, pour se rendre du bureau de la scolarité qui se trouve sur le palier de l'escalier du hall, à l'agence comptable, et payer ses droits. Il y a un second hall d'entrée, le hall n°1, vers la grande cafétéria et le premier parking.

Dans le couloir B, des pièces de grandeur différente se succèdent, on y découvre parfois quelques bizarreries, comme une salle avec des tables mais sans chaises, ou l'inverse, ou encore les deux. Si c'est le cas, on peut changer de salle, ou piquer ce qui manque à côté. Le couloir D distribue non seulement des salles de classe, mais aussi les bureaux des professeurs, le secrétariat de Lettres et Linguistique et celui du C.A.P.B., et encore d'autres pièces dont l'usage, non étiqueté sur la porte, reste obscur. Toute l'année, les notes des partiels de l'année précédente décorent les portes des bureaux des professeurs, peut-être dans le but conscient et organisé de donner aux étudiants la possibilité de se livrer à des statistiques prospectives. Le sol des couloirs, à peine éclairés, est en lino noir, la peinture des murs est criarde, violette, jaune, ou vert pomme. Les craies font défaut partout sauf par terre sous forme de poussière, de même que les éponges, ce qui contraint souvent le professeur à demander un kleenex, et parfois une craie, à son auditoire amusé.

Malgré tout, le lieu a ses charmes, qu'on finit par découvrir, tel point de décoration dont la subtilité discrète n'avait jamais été remarquée auparavant, tel effet d'éclairage indirect particulièrement réussi, tel graffiti savoureux dans les toilettes.

Christine D.

Conseil : Avant de venir à la fac, prendre deux cachets d'aspirine, voire même plus, car sitôt arrivé dans la rue J.-B. Clément (côté gare), un horrible mal de tête vous gagne. Oui, vous êtes pris soudain d'un « hyperstrabisme divergent ».

Tandis que l'œil droit affronte la plus apocalyptique des visions - un gigantesque conglomérat de béton particulièrement hideux -, l'œil gauche, lui, tente désespérément de s'accrocher à cette vaste étendue de terre en friche qui fait face à l'université. Une terre sauvage qui s'étendrait à perte de vue si un coteau (ou colline verdoyante), parsemé de toits orange et blancs, ne venait barrer notre horizon.

Bref, à gauche, la campagne ;
à droite, l'usine.

Damnation ! C'est à droite que l'on tourne ! Heureusement nos deux yeux enfin solidaires affrontent le monstre qui se dresse : PARIS XIII.

D'extérieur, ça fait blockhaus amélioré, c'est-à-dire que d'une part, on a vraiment l'impression que ces blocs de béton, bien mastoc, sont parés contre toutes attaques, aussi bien celles des intempéries que celles des élèves. Mais d'autre part ce qui diffère du vrai blockhaus, ce sont ces rangées de larges fenêtres rectangulaires qui trouent chaque façade à intervalles réguliers.

La fac est constituée de plusieurs bâtiments trapus, accolés les uns aux autres et reliés pour certains par de grosses passerelles en béton, bien larges. Les bâtiments se répartissent de chaque côté d'une allée centrale, elle aussi bétonnée. A l'une de ses extrémités, se dresse le gymnase, à l'autre, l'infirmerie, comme pour rappeler aux élèves que s'ils ne veulent pas mourir d'ennui ou être rongés d'angoisse dans un lieu aussi sordide, il leur faudra faire du sport ou recourir aux bons soins du docteur. L'infirmerie a été installée dans une petite tour en béton qui jouxte le restaurant universitaire. Est-ce bien par manque de place que l'architecte a choisi cet emplacement ou est-ce pour soigner immédiatement toutes les intoxications alimentaires qui pourraient se produire ? En tout cas, PARIS XIII a une architecture particulièrement indigeste contre laquelle l'infirmerie ne vous sera d'aucun secours !

En remontant l'axe central, en direction du gymnase, on a, à gauche, le Hall n°1 qui conduit aux départements d'Histoire, de Psychologie..., puis un renforcement dans la façade, une sorte de cour intérieure délimitée sur trois côtés par le bâtiment lui-même, et sur le quatrième par une rangée de colonnes octogonales. Là, au milieu d'un carré d'herbe de 25 m² environ, se dresse une sculpture, style "Tablerone": sur une longue armature de fer ont été fixées de grandes plaques aux dessins géométriques et aux couleurs multiples. Voilà plus d'un an déjà qu'un de ces panneaux s'est dessoudé et qu'il attend patiemment au pied de la sculpture qu'une bonne âme vienne le replacer où il se doit. De nouveau dans l'allée, on passe à côté du Hall n°2. C'est là que s'engouffrent les élèves des départements de Lettres modernes, d'Anglais, d'Espagnol... Ensuite, on a un grand bâtiment qui regroupe sous son toit des amphithéâtres, une minuscule cafétéria et

un centre culturel. Le Hall n°2 et les amphis sont séparés l'un de l'autre par un large passage qui permet d'accéder, théoriquement sans trop de problèmes, au parking. Mais ce passage, n'étant bétonné que sur quelques mètres, se transforme, les jours de pluie, en une mare de boue. Il n'y a rien de plus délectable que de voir les gens s'aventurer sur ce chemin lorsqu'il est bourbeux. Ils dérapent, battent l'air des mains, font des grimaces pas possible et s'empourpent de colère. Ensuite, passé les amphis, je ne sais pas à quoi correspondent les autres bâtiments. En tout cas, ils sont aussi laids que les autres

En rebroussant chemin, direction infirmerie, on passe à côté de la bibliothèque, puis on a, perpendiculairement à l'allée centrale, une autre allée bétonnée qui mène tout droit à la boulangerie et au café, et, accessoirement, à la cité et à la librairie universitaire. Finalement, toujours dans l'axe de l'infirmerie, on a l'I.U.T., long bloc de béton qui s'étire de la bibliothèque jusqu'au resto-U.

Qui dit resto-U dit infirmerie ! Donc prendre, là, une dose d'un remontant quelconque si l'on a l'intention de pénétrer dans l'un de ces bâtiments, car l'intérieur, tout comme l'extérieur, n'a rien de très engageant. On se perd facilement dans un dédale de couloirs sombres, de part et d'autre desquels se répartissent les salles de classe. Elles se ressemblent quasiment toutes. Même vétusté, même saleté, même austérité des lieux, même monotonie dans l'ameublement :

Un tableau vert à deux battants,
des chaises en plastique orange,
des rangées de tables blanches et noires.

Bref, ami ou étranger, si par mégarde tes pas te conduisent jusqu'à PARIS XIII,

PASSE TON CHEMIN !

Lucette F.

Tu veux assister au cours de LT 016 à la Faculté de Villetaneuse et tu ne connais rien de ce centre universitaire. Eh bien, je vais tenter de te diriger et de te donner un maximum de repères.

En sortant de l'Autoroute du Nord, prends la Nationale. Elle est souvent encombrée et traverse de nombreuses cités. Très rapidement, tu verras le panneau indicateur : CENTRE UNIVERSITAIRE VILLETANEUSE. Suis cet itinéraire. Ne prends pas la direction VILLETANEUSE CENTRE car la Faculté est excentrée. Va toujours tout droit. Au premier carrefour de cette ligne, aux feux tricolores, tourne à droite et tu verras de nombreux bâtiments à deux ou trois étages desquels apparaissent des taches jaunes, vertes ou bleues, sûrement les sorties de secours !

Deuxième difficulté : il s'agit de se garer. Le chemin pour accéder au parking est étroit car de chaque côté des voitures sont en stationnement. Ne te décourage pas ; après avoir tourné deux ou trois fois sur ce parking, un collègue pour qui la journée est terminée te cédera sa place. Maintenant tu as deux possibilités :

1) Si tu désires te reconforter, dirige-toi vers le bâtiment qui te fait face, et là, des serveurs ou serveuses te serviront thé ou café ou jus de fruits. Ici aussi, il faut beaucoup de patience pour arriver jusqu'au bar.

2) Si tu préfères te rendre directement au cours emprunte la petite allée dallée traversant la pelouse parsemée d'arbustes, mais attention, par temps de pluie, elle est boueuse ! Rapidement tu seras au niveau du hall n°1 et face à un panneau multicolore mentionnant la direction à prendre pour s'y rendre.

Dès cet instant, tu es entouré de bâtiments, tous aussi tristes les uns que les autres. Tu as l'impression d'être dans un autre monde. Des étudiants démarrent leur moto, les uns courent, d'autres flânent, discutent, rêvent assis sur des murets jaunes ou verts. En continuant, tu arrives près du hall n°2, situé à ta gauche. Avant d'entrer ici, je te fais remarquer l'existence d'une bibliothèque un tout petit peu plus loin à ta droite. Passé cette limite, je ne connais rien, tout est supposition.

Je t'invite donc à franchir la porte vitrée du hall n°2. Entrée vide, seulement une « imitation de bar » est là pour meubler cet espace vide. A droite, un large escalier conduit à l'étage supérieur et notamment aux différents bureaux administratifs souvent clos. Cette entrée aux murs orangés donne accès à un couloir sombre parsemé de mégots de cigarettes. De nombreuses portes, toutes peintes en vert, seule unité de ce couloir multicolore, s'ouvrent ou se ferment. Elles sont numérotées d'un côté 102-104, de l'autre 103-106, elles servent de panneau d'affichage. Si ton professeur est absent, tu verras un bout de papier scotché portant l'inscription suivante : « M. X n'assurera pas le cours du mardi 5 décembre. » Ce couloir mène à un grand espace, un carrefour dirai-je. Là pour te diriger lis les panneaux. Dans le prolongement de B c'est le couloir D ; à gauche, tu peux rejoindre le hall n°1 et à droite tu peux monter à l'étage supérieur qui est disposé de la même façon.

Ouvre plutôt la porte B 102. En face, des baies vitrées poussiéreuses laissent entrevoir une partie des autres bâtiments. Des tables bleues, noires, orange, blanches, petites, grandes, souvent en désordre attendent qu'un cours commence. Des étudiants pressés ou malpropres ont laissé là leur gobelet ou bouteille vides. Une seule table se détache de tout le groupe: c'est celle où, le jeudi soir à dix-sept heures trente, tu verras un monsieur brun à lunettes, s'installer. Derrière lui, un tableau mural où des bribes d'inscriptions en français, en latin, en anglais, etc., laissent supposer que de nombreux cours se sont succédé dans cette salle.

Si mes explications ne sont pas trop floues, tu dois sans problème être présent jeudi à LT 016.

Marie-Claude H.

Le mercredi, elle avait une heure de libre entre deux cours. Aux beaux jours, elle allait s'asseoir sous les prunus, près du grand parking, au sommet des minuscules buttes herbeuses, les HLM découpaient un ciel léger, à gauche, au-delà du campus. Elle mangeait un sandwich en regardant les étudiants s'éloigner d'un pas hésitant, sur les dalles disjointes, en contrebas.

Mais le plus souvent, en sortant de la salle de cours d'où le ciel paraît toujours sombre à travers les vitres poussiéreuses, dès qu'elle se retrouvait dans le couloir vert où alternent les pans de mur grumeleux, les portes laquées où sont fixées des feuilles de papier : M. X est souffrant le..., le cours de Mme Y est transféré à la salle B 103, et les étroites vitres auprès des portes qui laissent entrevoir les cours silencieux, étudiants attentifs, professeurs animés, elle restait là, indécise, sans même s'asseoir dans le lugubre bac de béton rond et noirâtre qui sert de point de rencontre dans le hall tout proche, éclairé par une grande baie sale, dans un recoin qui ouvre sur une cour intérieure ornée d'un mobile maintenant immobile et abandonné. Elle faisait le tour du hall, regardant sans les lire les affiches, toujours les mêmes, prometteuses de voyages, de soirées dansantes, de thèses dactylographiées à bas prix, de réunions syndicales, de psychanalyse de groupe, de stages théâtraux... Un jour, elle avait monté l'escalier à claire-voie, suivi des couloirs orange, jaunes, violets, essayé de se repérer aux couleurs, aux flèches, aux lettres, tout lui parut semblable, la lumière du jour perçait mal les rares fenêtres des paliers. A un endroit, un escalier de bois rompt la monotonie et elle l'avait emprunté une fois. D'abord, assez vite mais sans savoir comment, elle s'était retrouvée à l'air libre, sur une passerelle en béton qui menait à un autre bâtiment, par-delà une pelouse déserte qui s'achevait en terrain vague et en parking, vers la route par laquelle elle arrivait à la Fac. Elle était revenue sur ses pas et avait reconnu, après de confus détours, le palier du premier étage, les guichets de la scolarité, fermés, les panneaux où jaunissent les résultats de l'an passé, l'escalier dont le mur sert d'affichage à tous les enseignements de la section Lettres et Sciences humaines, chacun assorti d'une couleur, d'un numéro, l'escalier qui débouche sur le hall d'entrée orange, aux affiches lacérées, sauf une, orange elle aussi, sanglante : EN TURQUIE. ON TUE. ON TORTURE.

Le hall qui mène aux salles de cours de littérature et de linguistique, les "siennes". La direction en est indiquée, au pied de l'escalier, par une de ces grandes flèches qui jalonnent les couloirs : légèrement décollée du mur, d'abord rectangulaire – deux carrés de couleur sombre, violet, vert, y servent de fond à des signes noirs, B pour le couloir, 100 à 106 pour les salles – puis affinée en un triangle blanc, dont la découpe, triangulaire elle aussi, se détache mal sur le fond blanc sale du mur grumeleux et pointe vers le couloir vert et violet aux visages familiers.

Il y a, bien sûr, le restaurant universitaire, au premier étage d'un bâtiment proche du parking, en haut d'un escalier où s'entassait toujours, à cette heure, une file d'attente d'étudiants munis de tickets, mais n'en ayant pas, elle obliquait à droite, vers la file d'attente plus courte de la cafétéria. Puis, dans un encombrement de manteaux, de livres, de sacs, de foulards, de nourriture, sandwich de crudités prétendu pan-bagnat, de boisson, gobelet en plastique où une eau chaude et laiteuse absorbe la teinte beige

sécrotée par le sachet mou qui y flotte, debout parmi les tables encombrées, les hautes poubelles débordantes, elle cherchait des étudiants connus, elle en appelait même certains par leur nom, une chaise, et ils passaient là un moment moite et doux, à parler des cours et des profs, contenus par les hautes baies embuées au-delà desquelles des murets bas, bleus, rouges, fracturés par quelques marches, enserrent un espace creux, désert, où l'on pique-niquerait peut-être sous un autre ciel, et, de retour à l'extérieur, le vent froid de l'esplanade ne l'en saisissait que davantage.

Elle passait sous le bâtiment gris soutenu par des piliers de béton, d'où partent en angle droit deux ailes de salles de cours qui encadrent le début de l'esplanade, dallée de béton gris, où s'ouvre un chemin qu'empruntent les étudiants sans guère s'en écarter, malgré les divers renforcements prévus par les architectes. Elle avait tenté l'usage d'une cour, isolée derrière les arcades du bâtiment des Lettres sous lesquelles se garent des véhicules officiels, attirée là par une colonne où se figent des vaguelettes colorées, des bancs de béton, une vigne vierge sur le mur du fond..., mais ce mur se prolonge en un grand vitrage sale qui éclaire à peine ce hall proche de ses salles de cours, qu'elle devina chaud et animé par contraste avec la cour désolée.

La place offrait aussi, face à cette cour, trois fosses carrées, centrées sur trois arbres entourés de gradins bétonnés, trois carrés décalés du mur en diagonale, vers l'axe central de l'esplanade, soulignés symétriquement par quatre parapets alternativement jaunes et verts d'où descendent quelques marches basses censées guider les pas vers un cône tronqué vert pomme, trois entailles mènent à son coeur de gradins lisses, gris comme le sol et les bâtiments, gris comme le ciel dont il est isolé par une structure métallique couverte, toit de hall de gare pour un immense préau.

L'affiche orange, EN TURQUIE. ON TUE. ON TORTURE., y ponctue les différentes directions. Une fois, à droite, sur le mur de la bibliothèque qui était son plus fréquent refuge. Une deuxième fois, en face, sur un panneau d'affichage, au coin d'un chemin de terre dont elle découvrira plus tard qu'il mène à un autre parking, au coin aussi de la petite cafétéria, on ne peut s'y asseoir, on y mâche en vitesse des pains au chocolat trempés dans du café noirâtre, serrés dans le hall venté pour laisser la file d'attente s'épanouir dans la chaleur, près du comptoir, elle n'y allait jamais. Une troisième fois, sur le cône vert pomme, puis, juste derrière, sur le mur d'angle du bâtiment de l'IUT, à l'endroit où naît, face à l'entrée de la bibliothèque, l'allée qu'elle avait empruntée plusieurs fois, à la recherche d'un téléphone.

Elle quittait alors l'esplanade couverte, suivait ce chemin vite boueux, bordé de maigres poteaux de métal noir surmontés de globes opaques, lampadaires bancals jamais vus allumés. Le vent la surprenait passé les premiers bâtiments qui, à sa droite, semblent se reculer, chaque étage s'entassant en retrait sur celui du dessous, et là, sans transition, le campus se dilue dans la banlieue, parking à droite, à gauche, au-delà d'un espace indéfini – aire de jeux pour les enfants ? pelouse pour les étudiants ? rêve d'architecte intégrant les deux univers ? – des blocs d'HLM ferment l'horizon, reliés par des structures bétonnées qui rappellent ces piédestaux où l'on superpose plusieurs étages de plantes vertes, ornés d'un décalage de bandes jaunes et vertes et de deux arbres silhouettés sur la façade, ronds, enfantins, vert pomme et vert amande qui tranchent sur la pelouse rase et lui donnaient la nostalgie des vergers de poiriers qui devaient pousser là, il n'y a pas si longtemps. Elle avançait donc comme les autres, sur le chemin étroit,

vers la Nationale – au feu rouge, un camionneur proposait des endives, des mandarines juteuses, glacées, elle n'avait pas ôté ses gants pour les manger, leur peau glissait sur la laine – et de l'autre côté, la boulangerie, le bar-tabac-brasserie et, en sous-sol, le seul téléphone accessible.

Près de la bibliothèque, peinte sur une tour ronde, jaune, une grosse flèche noire, surmontée des mots GYMNASSE-PISCINE, attire le regard vers le fond de l'esplanade, vers quatre bâtiments polygonaux fendus de hautes et étroites fenêtres noires, grillagées, ramassés au sommet d'une volée de larges marches, citadelle brune qu'elle imaginait dépourvue de destination, s'ouvrant sur le vide d'une frontière de terrains vagues, mais qui se découpait en réalité sur un fond de bâtiments aux bandes jaunes et vertes, les mêmes sans doute qu'elle apercevait en venant, le matin, en traversant la voie ferrée. Une fois, elle y était entrée pour assister à une représentation théâtrale, mais elle n'avait pas reconnu les bâtiments bruns, vus de près.

Plus tard, quand elle eut découvert le parking qui se trouve derrière le bâtiment des Lettres, elle ne faisait jamais ce trajet sans regarder le monticule qui limite le campus, planté d'un saule et d'un sapin, d'où elle pourrait voir, si elle s'asseyait entre les deux, le dos des bâtiments s'ouvrant sur l'esplanade et qui sont réunis, derrière, par un couloir extérieur. Elle regarderait le va-et-vient des étudiants, les jambes dissimulées par la rambarde de béton où s'effilochent des affiches dont celle, orange, EN TURQUIE. ON TUE. ON TORTURE. Puis elle longerait le bâtiment des Lettres, retrouverait l'affiche sur le panneau à gauche, sur le cône, en face, elle serait une fois de plus indécise, au carrefour, l'auvent très haut au-dessus de sa tête, à regarder les étudiants passer.

Elle finissait toujours par entrer dans le hall vitré, tout de suite à droite, aux murs orange, dans le couloir vert et violet, elle s'installait à nouveau dans une des salles où le ciel paraît toujours sombre entre les villes poussiéreuses, mais où le temps passe sans heurt, hors du quotidien et de l'imprévisible. Et c'était chaque fois le même plaisir, l'heure enfin écoulée.

Joël K. (1)

L'esplanade, couverte de grandes dalles carrées de ciment gris, coulées à même la terre et séparées les unes des autres par d'étroits joints de dilatation de bois, relie le bâtiment du restaurant universitaire, aux vastes baies vitrées derrière lesquelles on aperçoit de l'esplanade les rangées de tables au plateau de formica uniformément blanc, à piètement de métal peint en noir, entourées, les tables, de chaises de matière plastique moulée uniformément orange et au piètement de métal chromé, identiques, les chaises, à celles que l'on trouve dans les nombreuses salles de cours qui se répartissent, les salles, symétriquement de part et d'autre de couloirs séparés de rondes par des portes de bois noir à double battant chacun percé d'un long regard vertical garni, le regard, d'une longue vitre de verre martelé, desquelles, les rondes, s'élèvent des escaliers à double volée de marches qui mènent à d'autres niveaux, où d'autres rondes rayonnent en d'autres couloirs peints d'autres couleurs, mais toujours partageant, les couloirs, l'étage en deux rangs symétriques de salles de cours, meublées de ces mêmes tables au plateau de formica uniformément noir, blanc ou beige, au piètement de métal peint en noir, et de ces mêmes chaises en matière plastique moulée uniformément orange et au piètement de métal chromé, rangées, les tables et les chaises, devant le même tableau métallique toujours peint en vert, à deux battants mobiles, le tableau, sous la rampe d'éclairage au néon, peinte en beige comme le mur sur lequel elle s'appuie, comme les deux autres murs de la salle de cours, le quatrième mur est percé de larges fenêtres, et que permet de commander, la rampe d'éclairage, un interrupteur accompagné généralement d'une prise de courant électrique, et dont, la rampe, l'éclairage supplée difficilement à la lumière du jour qui ne pénètre plus dans les salles de cours avec la profusion souhaitée depuis que chacune des hautes fenêtres préfabriquées à un seul panneau de verre encadré d'une large monture de bois noir à double position d'ouverture, pivotant indifféremment selon l'axe vertical ou l'axe horizontal, a cessé, la fenêtre, d'être entretenue il y a de cela plusieurs années, les vitres étant maintenant uniformément grises, et que les stores, manipulés au moyen d'une sangle passant par une petite fente de leur boîtier et s'enroulant autour d'un tambour à retour automatique actionné par un ressort, ont cessé, les stores, d'être utilisables à cause du coincement d'une de leurs nombreuses lattes de matière plastique profilée uniformément grise dans la rainure de guidage autrefois lubrifiée pour permettre le mouvement souple et harmonieux du store, relie, l'esplanade, le bâtiment du restaurant universitaire à celui de la bibliothèque, aux vastes baies vitrées derrière lesquelles on aperçoit de l'esplanade les rangées de tables au plateau de formica uniformément blanc, à piètement de métal peint en noir, entourées de chaises de matière plastique moulée uniformément orange et au piètement de métal chromé.

Joël K. (2)

Tu arrives en voiture, c'est le plus commode.

Tu vois un grand panneau marqué Université Paris-Nord, ou quelque chose comme ça. C'est juste en face du camion de frites-sandwiches-pizza, tu peux pas te tromper. Tu prends à droite et là tu cherches à te garer. Parce que c'est le parking, d'ailleurs c'est pour ça qu'il y a des voitures partout. Tu tournes deux-trois fois autour des buissons qui font terre-plein, d'une allée à l'autre (y en a quatre, tu auras vite fait). Si tu trouves une place, très bien. Tu sors, tu vois devant toi un grand cube vitré, si tu veux voir des étudiants, c'est là qu'il faut aller, c'est la cafétéria-Resto-U. Devant, il reste des arbres, des paulownias, qu'ils disent que c'est. Ça pousse vite et ça perce le béton de la cour. Au milieu, y a des blocs peints en tranche napolitaine, genre bleu-jaune-orange, tu vois comme. Convivial, tout ça... Y a des affiches dessus, tu peux pas te tromper.

Sinon, si tu veux pas voir des étudiants, tu prends à gauche. Attention aux flaques, c'est un peu cloaque, mais les arbres tout ça, des prunus qui s'appellent, le printemps, rosé sur le béton, c'est très beau. Après, tu verras, ça passe sous un grand bâtiment gris, avec les fenêtres préfabriquées. A droite, c'est pareil, enfin je crois, c'est pas not'coin, on y va que pour payer. De dehors en tout cas c'est pareil, trois rangs de fenêtres préfabriquées.

A gauche, sympa, une entrée avec de grandes vitres, et un escalier, c'est pas celle-là, continue un peu. Y a encore un parking à gauche, avec plein de voitures, celles de l'administration y paraît. Quand je pense qu'y a des types qui habitent là ! Puis, derrière une cour, pareil, trois rangs de fenêtres préfabriquées, avec de la p'louse et pi d'sus un truc genre statue, 1%, tu vois comme.

Y a même de la végétation qui gagne, y a au moins douze fenêtres qui sont prises sous le lierre.

En face, tu vois, y a une sorte de place, sous un auvent superhaut. Au milieu y a comment te dire, un cendrier pour cigares géants, vert, en béton, puis au fond un autre cube avec plein de fenêtres pas préfabriquées pareil, c'est la bibliothèque.

Mais si t'es là, t'es allé trop loin.

Tu t'reournes, tu laisses derrière toi un bâtiment tout béton, c'est des amphis, t'en laisses un autre devant toi, avec des escaliers jaune et vert et une grande cage vitrée, y z'aimaient bien ça le verre dans ce temps-là, bref, tu reviens sur tes pas et à droite, tu vois un escalier vitré avec un escalier tout ça, comme l'autre que c'était pas celle-là. Hall n°2 ça s'appelle. Tu rentres, tu vois une porte noire à deux battants, tu y vas ; tu t'trouves dans un couloir, vert et violet, sympa la couleur, j'te dis pas,

Y a trois salles à droite, trois salles à gauche, l'couloir B ça s'appelle. Tu pousses la deuxième porte, c'est là. C'est le cours de Poétique du récit. Viens, ça s'ra sympa, tu nous raconteras comment t'as trouvé Villeteuse.

Mireille V.

Description de la faculté de Villetaneuse

VILLETANEUSE est une Ville moche,
et la faculté de Paris XIII qui s'y trouve
est en parfaite harmonie avec l'ensemble,
c'est-à-dire
qu'elle culmine dans la laideur,
mais à vrai dire
tout cela me convient.

Telle une pieuvre, accrochée à l'agglomération, elle draine par ses divers accès – semblables à autant de tentacules visqueux – les étudiants qui, par temps de pluie, pataugent dans la gadoue.

Cela pourrait s'arranger aux beaux jours, mais, à ce moment-là, tout le monde la déserte pour les vacances, de telle sorte que sa destinée soit d'apparaître toujours moche !

La décrire ? à quoi bon ! ce n'est qu'une masse grise et sale, produit d'architectes sans talent qui s'abritent derrière le manque de crédits et l'obligation de l'utilitaire pour justifier la pauvreté de leurs créations.

« Utile » est-il synonyme de « laid » ? – Non bien sûr ! Mais « laid » est-il synonyme « d'utile » ? – Pour moi, certes Oui ! La laideur m'aide d'une façon prodigieuse parce que, grâce à elle, je me concentre sur l'utile.

Dès que j'ai franchi le carrefour d'Enghien sur la RN 328, tout se rétrécit et s'encombre, la circulation devient plus difficile, l'urbanisation plus uniforme et moins aérée ; il me faut passer le pont du chemin de fer et surtout déboucher sur la place de la gare que je trouve dangereuse et que j'aborde avec prudence et angoisse car je n'aime pas conduire. A partir de ce moment, cette tension intérieure ne me quittera plus jusqu'à mon installation dans la salle de cours, et mon trajet sera axé sur « l'utilitaire ».

Une fois à la fauteur de l'arrêt de l'autobus, en surplomb de la faculté, je jette un regard inquiet vers l'immense parking de l'établissement dans l'espoir d'y repérer une place restée miraculeusement disponible ; puis, avant de m'engager dans l'allée qui y donne accès, je prends soin de m'assurer que la voie est libre afin de m'éviter de pénibles marches arrière dans ce couloir parsemé d'obstacles. Une fois mon véhicule garé, je le quitte avec inquiétude en me demandant dans quel état je vais retrouver la carrosserie ; puis je m'engage dans l'herbe, généralement trempée, afin d'éviter de glisser dans la boue, et, les pieds humides, j'aborde les locaux du département de lettres modernes.

Aussi en retard que je puisse être, je jette un œil curieux par les bandes vitrées des portes des salles de classe afin d'apercevoir les élèves en train d'écouter le professeur. C'est la seule distraction que je m'offre, mais à celle-ci je tiens beaucoup ; rien ne

m'apparaît plus drôle, en effet, que de reluquer la tête des étudiants suivant l'exposé du professeur et de détailler les mimiques de celui-ci essayant de se faire comprendre.

Puis j'entre, à mon tour, dans la salle de cours en m'efforçant de m'installer le moins mal possible. De toute façon, je sais que j'aurai froid, que par la vitre crasseuse de la fenêtre, il n'y a rien à voir d'intéressant, que la sonorité est mauvaise, que la craie est absente et que sur le tableau, toujours mal effacé, je pourrai lire les lambeaux de phrases qui n'ont généralement rien à voir avec les cours que je suis.

Toutes les conditions sont donc remplies pour que j'écoute avec attention le professeur.

Le cours fini, je me dirige vers la cafétéria ou vers la librairie – en désordre – qui paraît être installée dans un entresol, tant elle est écrasée par les immeubles qui l'entourent ; un chat y court sur les livres, un bébé y babille dans un parc, un gamin y apprend ses leçons avec l'aide de sa mère, la libraire.

Je regagne le bâtiment des lettres, passe aux toilettes mal entretenues, aux verrous éternellement défectueux ; j'ai remarqué que les WC en bon état se trouvaient au département d'histoire, étrange élément d'étude sociologique : les étudiants d'histoire ménageraient-ils davantage les locaux que ne le font les étudiants de lettres, et serait-ce là la manifestation d'un plus grand sens civique ?

Je m'assieds dans une classe vide ; j'attends le prochain cours. Je pense que tout est bien ainsi.

J'ai abandonné mes collègues de bureau dans la routine de leurs dossiers, mais, en compensation, elles vivent dans un cadre agréable, la Ville et la Mairie d'EAUBONNE sont coquettes et accueillantes. Moi, en venant dans cette faculté, je m'enrichis d'un savoir qu'on ne saurait trouver ailleurs, il me paraît donc normal qu'il soit assorti d'inconfort et de sacrifice ; cela lui confère plus de prix, et cette banalité, cette médiocrité m'apparaissent soudain comme faisant office de parcours initiatique.